

Consommations substances psychoactives à Mayotte : de la société traditionnelle à aujourd'hui, quel impact sur la prise en charge des jeunes ?

Malika DELAYE

Layla SOILIH MOUELEVOU

Mayotte, dernier département français souvent méconnu, se développe rapidement, notamment au regard de l'arrivée massive de la société de consommation. Sur ce territoire, la consommation de substances psychoactives n'est pourtant pas récente. En effet, des produits comme le tabac à chiquer ou le "trembo" ("trembo tamou" : jus de palme ; "trembo vourouga" : alcool de palme) sont récoltés depuis de nombreuses années à Mayotte et sont consommés quotidiennement dans les familles. Aujourd'hui, ces produits locaux sont toujours utilisés. Pour autant, les substances et les pratiques « venues d'ailleurs » sont diabolisées : « *les fumeurs de "bangué"¹ et de "chimik"² sont des fous* », « *Boire de l'alcool, c'est haram* ».

Sachant qu'un grand nombre d'enfants grandit dans une précarité importante : violences, liens familiaux fragiles, précarité financière, trop peu d'écoles et de formations, manque d'activités...

« *Délinquants* », « *drogués* », « *bandes* »..., cette jeunesse est fréquemment associée aux comportements déviants. A Mayotte, la jeunesse, isolée, inactive, en rupture, est en risque de développer des comportements addictifs. Sur ce territoire en pleine mutation, nous pouvons donc nous poser la question suivante : Comment accompagner les jeunes consommateurs en tenant compte de leur environnement familial et de ses contradictions, notamment dans le rapport aux substances locales, traditionnelles/importées, nouvelles ?

Nous présenterons des situations individuelles de jeunes de Mayotte accompagnés par le PAEJ, en vue de proposer une réflexion sur les conditions nécessaires pour favoriser le temps de la rencontre avec les jeunes et les familles de Mayotte. En effet, le lien entre le jeune et l'éducateur constitue un levier essentiel pour prévenir et soigner les personnes accueillies en complémentarité avec les structures spécifiques.

Nous témoignerons de la nécessité de développer des outils d'actions collectives adaptés au territoire pour permettre l'expression des savoirs et des représentations. Notre pratique d'éducation populaire valorisant les langues locales, les habitudes, l'environnement, le contexte culturel... permet de construire avec le public un message qu'il va s'approprier et pourra défendre auprès de ses pairs.

1 "Bangué" : nom donné au cannabis, très présent à Mayotte.

2 "Chimik" : nom donné au cannabis de synthèse, vendu vaporisé sur du tabac. Les molécules utilisées changent souvent ce qui en modifie les effets. La dépendance est très forte et peut s'opérer dès la 1^{ère} prise.

1. Consommations locales, traditionnelles

a. Produits consommés traditionnellement

Différents produits existent et sont consommés à Mayotte depuis des décennies. Le mode de prise diffère notamment si le consommateur est un homme ou une femme. Et certains de ces produits sont réservés exclusivement aux hommes. Par exemple, le tabac à chiquer est cultivé à Mayotte depuis de nombreuses années. Ce produit est utilisé notamment pour ses vertus dites « médicinales », ce qui en justifie la consommation régulière par des femmes.

Exemples de produits consommés traditionnellement :

Nom du produit	Description	Mode de consommation	Accessibilité
"tibako" Tabac à chiquer Tabac à priser	Feuilles de tabac séchées écrasées avec de la cendre de cocotier. Le tabac à priser ressemble au café moulu.	Le "tibako" est coincé entre la gencive et la lèvre inférieure ou la joue. Le "tibako" est « sniffé ».	Produit cultivé à Mayotte et parfois importé. Vendu au marché ou chez des fabricants dans les villages. Coût peu élevé, environ 0,30 à 0,50 € la cuillère.
"trembo vourouga" Alcool de palme	Alcool de palme de cocotier récolté pour sa fermentation rapide. Le jus de palme appelé "trembo tamou", non alcoolisé est aussi issu de la sève du palmier.	Le "trembo vourouga" est bu. Le fond trouble de la bouteille, appelé "sik" est consommé pour soigner les brûlures d'estomac	Produit récolté dans la nature, ou vendu chez les fabricants locaux. Coût peu élevé : 2€/litre environ
"chileou"	Mélange à base de feuille de liane qui ressemble au poivre, et de graines d'Aréquier "popo", et de chaux	La chaux et des fragments de graine sont enroulés dans la feuille. Le "chileou" est mastiqué. Il est consommé pour solidifier les dents et faire rougir les lèvres.	Produit récolté dans la nature.
"mranaha" Une espèce de famille de Datura	Plante reconnaissable à ses longues fleurs mauves ou blanches en forme de trompette.	La feuille de "mranaha" est fumée pour ses vertus hallucinogènes	Produit récolté dans la nature.
"kola"	Graine	La graine de "kola" est mastiquée.	Peu présente dans la nature à Mayotte, elle est très prisée.
"hamou" "uruva"	Plante avec des petites feuilles que les femmes utilisent pour endormir les poissons et les attraper plus facilement lors des pêches à marée basse sur le récif.	Le "hamou" est fumé.	Produit récolté dans la nature. Lorsqu'il est mélangé à des produits chimiques (serpentins anti moustique, médicament), le produit correspond à la "mangrove".

b. Consommations tolérées/diabolisées

Les produits cités précédemment agissent sur le cerveau et sont donc des substances psychoactives. Beaucoup de personnes à Mayotte les considèrent comme des produits du terroir qui n'ont rien à voir avec les produits importés tels que la cigarette et l'alcool. Ces produits locaux sont également reconnus dans la société mahoraise comme ayant des vertus médicinales. C'est ce que nous rapportent les personnes rencontrées dans nos actions aux Ceméa, qu'elles soient jeunes ou adultes. Chez les femmes, le "tibako" serait un médicament contre les maux de tête. Et en cas de rhume, il permettrait de déboucher le nez : il est donc « sniffé ». Chez les hommes, même si le "tibako" pourrit les dents, il permettrait aussi de les solidifier : il est donc « mastiqué ».

Yanis³, 19 ans, ne consomme pas de substance psychoactive. Le décès de sa mère, sa relation complexe avec son père et l'arrêt de son accompagnement éducatif suite à sa majorité l'ont amené à se rapprocher de sa grand-mère maternelle. Auprès d'elle, il renoue avec les traditions, notamment via des danses traditionnelles. Lorsqu'un jour il est victime d'un accident, c'est avec des traitements traditionnels que sa grand-mère le soigne : le "tibako" lui est administré pour calmer la douleur physique. Yanis décrit des sensations immédiates : « la tête qui tourne », la détente qui le plonge dans le sommeil, puis un réveil vaseux. Pour autant, il continue à associer le "tibako" à un remède.

Nous avons tendance à imaginer que la consommation de produits traditionnels est réservée aux adultes. Pourtant, un certain nombre de jeunes en consomment de plus en plus, dans la mesure où ces produits sont peu coûteux et faciles à se procurer, « *même en étant mineur* ». De plus, « *Tu ne sens pas la fumée quand tu le prends !* ». Le "tibako" peut donc être consommé discrètement dans l'enceinte des établissements scolaires. D'autres jeunes les utilisent comme produits de substitution à la cigarette lorsqu'ils veulent arrêter de fumer. Actuellement, des jeunes femmes nous indiquent consommer de plus en plus le "tibako", et ce « *comme les hommes* », dans une recherche de sensations pour un coût peu élevé.

Le "trembo tamou", jus de palme est consommé fréquemment en famille, notamment en période de Ramadan dans beaucoup de villages. Le "trembo vourouga" est une boisson de la même famille. Son mode de récolte diffère, et le taux en alcool du "trembo vourouga" augmente rapidement. Ce produit est vendu en bord de route et son degré d'alcool est difficile à évaluer car il dépend de la façon dont il a été récolté. Il concerne les jeunes comme les anciens. Il est connu comme naturel, et une « *recette de nos ancêtres* ». Il ne serait donc pas dangereux comme d'autres produits venant de l'extérieur : « *Ce sont nos grands-parents qui les ont fabriqué donc j'ai confiance parce que je sais d'où ça vient* ».

3 Prénom volontairement modifié.

D'office, on accorde des effets plus dangereux aux substances psychoactives importées. Ces dernières sont vues comme plus nocives, notamment par les parents. Ce qui semble paradoxale, c'est que ces mêmes produits, interdits dans la religion musulmane (haram), sont présents dans les rites comme le "Roumbou" : le tabac et l'alcool y sont alors consommés publiquement par des adultes, hommes et femmes.

Les substances psychoactives sont présentes depuis longtemps à Mayotte. Les produits traditionnels, associés pour la plupart à des remèdes, sont tolérés dans beaucoup de familles, voire consommés régulièrement. Certains, comme le "tibako", peuvent générer une dépendance et donc un mode de consommation différent. Les enfants grandissent en observant les comportements de leurs parents, en les imitant. Les adolescents, en recherche de modèles, oscillent entre l'identification à leurs aînés et à des modèles opposés. A Mayotte, le contexte postcolonial génère cette opposition entre deux cultures : la culture traditionnelle locale et la culture occidentale. Nous avons vu que cela se traduit dans les consommations de substances psychoactives notamment, mais ce contexte provoque également des ruptures entre le monde des jeunes et celui des adultes sur de nombreux points.

c. Ruptures jeunes/adultes

Afin de bien comprendre les enjeux des relations complexes entre les adolescents et « *les grandes personnes* » (expression employée par les jeunes pour nommer notamment leurs aînés), un détour historique et contextuel est nécessaire.

Mayotte, île de l'archipel des Comores, est, depuis 2011, un tout jeune département français. Ancienne colonie française achetée par la France en 1841, Mayotte porte encore les stigmates des rapports de domination postcoloniale. C'est aussi depuis de nombreuses années (depuis toujours?) qu'y cohabitent plusieurs cultures. En effet, Mayotte est un territoire de migrations : entre Mayotte et la France métropolitaine, les Comores, Madagascar, l'Inde, certains pays d'Afrique...

Sans revenir sur l'histoire de Mayotte, nous souhaitons évoquer les enjeux auxquels sont confrontés les adolescents qui grandissent dans un contexte plurilingue et pluriculturel, en parallèle avec une départementalisation (trop) rapide.

Plurilinguisme et mondialisation

Aujourd'hui à Mayotte, la majorité des adolescents et jeunes adultes parlent français, notamment s'ils ont été scolarisés. Les langues locales (shimaoré et kibushi) sont utilisées pour dialoguer au sein de la cellule familiale et entre pairs. Cependant, n'étant pas enseignées, ces langues sont fréquemment mal employées, notamment par les jeunes. De plus, les mélanges français-shimaoré ou français-kibushi sont de plus en plus utilisés pour communiquer à l'oral, mais aussi dans les médias tels que le téléphone (appels, SMS) et les réseaux sociaux. L'accès à Internet qui s'est développé à

Mayotte depuis 2012, confronte les jeunes à d'autres modes de communication avec le monde. Le décalage avec les adultes se creuse, dans la mesure où les jeunes apprennent très vite à utiliser ces nouveaux médias. Cependant, ils les utilisent rarement sous le regard bienveillant des adultes. Et ces derniers ont en plus tendance à diaboliser leur utilisation par les jeunes.

L'usage des langues locales et du français par les jeunes est donc très différent de leurs aînés, ce qui provoque des difficultés pour communiquer : « *J'ai honte de parler à mon père en shimaoré et on ne se comprend pas* », « *J'ai honte de parler car mon français est mauvais* ». Ce sentiment est fréquemment exprimé par les jeunes que nous rencontrons, et il témoigne des difficultés des jeunes dans leur communication avec les adultes.

La société mahoraise n'est pas épargnée par la mondialisation. Elle aspire à copier la société occidentale dite « moderne ». Les « douka » (petites épiceries locales) laissent place à des magasins plus importants en volume et offres de produits. Ces magasins sont de plus en plus présents, même dans les villages les plus reculés de Mayotte, et mettent à portée de main de nouveaux produits auparavant accessibles presque exclusivement sur Mamoudzou. Ainsi, les substances comme la cigarette et l'alcool sont vendues en proximité, ce qui a engendré un changement dans les modes et lieux de consommation. Désormais, ce n'est plus la peine d'aller à la campagne pour se procurer de l'alcool ou du tabac, il est disponible au magasin. De plus, dans certains villages, la consommation se fait même directement devant le magasin.

Souvent, au sein des familles, la consommation de substances psychoactives importées, légales ou non, est interdite. Mayotte est un territoire où la religion musulmane concerne la majeure partie de la population (95%). Hors des interdits religieux, aucune explication n'est donnée sur les risques liés aux consommations. Les adultes manquent souvent de connaissances sur ces nouveaux produits. De plus, c'est tabou, il n'y a donc pas d'espace pour en parler dans la famille. L'adolescence, période de nouvelles expériences et de test des limites, génère d'autant plus de tentations de braver ces interdits.

Aussi, les adultes consommateurs dialoguent peu avec les jeunes, qui sont parfois témoins de leurs comportements en contradiction avec leur discours. Au cours d'un temps de formation-action, un jeune dit : « *Je pense que les adultes nous interdisent de consommer ce genre de produit pour notre bien. Mais ils n'emploient pas la bonne manière. Parce que parmi eux, certains boivent et fument, ensuite vont à la mosquée* ». Un autre ajoute : « *J'en connais plein, on fréquente les mêmes boîtes de nuit. Ils me demandent même du feu pour allumer leurs cigarettes. Et arrivés dans le village, ils sont les premiers à nous pointer du doigt* ».

La départementalisation de Mayotte s'est faite de manière rapide, brutale et non explicitée. Accès aux droits sociaux, législation française et européenne, mise aux normes des services publics... Les valeurs traditionnelles, transmises par la famille, sont nécessaires dans la construction identitaire des jeunes. Cependant, Mayotte étant département français, ils doivent également intégrer les valeurs de la République, ses codes et son cadre réglementaire : « Entrer dans le monde occidental est une nécessité sécuritaire et pourtant insécure. »⁴

Ainsi, la jeunesse actuelle construit son identité dans un contexte où les valeurs culturelles traditionnelles s'entremêlent et sont parfois en incohérence avec celles de la société occidentale dite « moderne ». Les adolescents y sont très sensibles et naviguent d'un système de valeurs à l'autre, ce qui génère fréquemment des craintes pour leurs familles. Ils bravent les interdits, et du fait de leurs comportements et/ou consommations, ces jeunes sont souvent vus comme des « *délinquants* » ou « *caïds* ». La crainte d'être incompris par la famille est forte, alors qu'ils sont en difficultés face à la consommation : « *Je n'ose même pas parler de ça avec mes parents. J'ai peur de leurs réactions. Tout le temps ils me disent que c'est haram et que c'est une honte* ». « *Moi, par respect pour mes parents, je ne fume jamais en leur présence ni à la maison. Je fais mon devoir, je vais à la mosquée. Ils ne savent pas encore que je fume ou que je bois de l'alcool* ».

Les jeunes ont donc du mal à communiquer avec leurs aînés : difficulté à trouver une langue commune, intérêts parfois contradictoires entre les traditions et l'évolution actuelle de la société dans un contexte de mondialisation. La transmission intergénérationnelle est donc fragilisée : l'impact dans la construction identitaire des jeunes de Mayotte peut favoriser des ruptures et donc des conduites à risque.

Manque de perspective

L'INSEE estime pour 2018 à 60 % la population de moins de 25 ans à Mayotte, ce qui en fait le plus jeune département de France également pour sa population. A Mayotte, 38 % de mahorais sont en situation d'emploi contre 69 % en métropole (source : Insee). En 2017, sur le territoire, le taux de chômage est de 25,9 % pour la population totale, mais pour les 15-29 ans, il s'élève à 43,1 %.

La plupart des jeunes que nous rencontrons sont dans une situation de précarité importante. Si certains vivent dans des logements en tôle, d'autres vivent dans des maisons en dur avec leur famille mais ce sont les relations avec elle qui sont précaires. Certains jeunes vivent entre eux dans des « bangas », d'autres se font héberger. Aussi, les familles en difficultés financières ont parfois recourt à la prostitution « de survie », la manche, le « *business* » (débrouilles, deals, trocs...) pour payer loyer, factures, nourriture... Des situations qui, parfois, se reproduisent de génération en génération.

⁴ Philippe GUTTON, « Adolescence et idéal démocratique. Accueillir les jeunes des quartiers populaires » de Joëlle BODET et Philippe GUTTON

De plus, les conflits familiaux sont fréquents et obligent souvent les jeunes à quitter le domicile familial : c'est le cas de jeunes femmes (notamment celles dont on suppose une sexualité active) et de jeunes hommes (« mauvaises » fréquentations, chiens, comportement) qui sont mis à la porte. Ces jeunes en ruptures familiales sont insécurisés et sont également les premières victimes de violences : conflits inter-villages, violences sexuelles...

Ajoutons à cela une forte déscolarisation et un manque important de formation. Chaque année à Mayotte, un grand nombre d'adolescents sort du système scolaire : échec scolaire, absentéisme, niveau faible et manque de places dans les lycées. Le relais pris par la formation professionnelle n'est pas opérant : peu de choix formations, indemnités de formations très faibles et versées très tard (souvent plus de 3 mois après le début de formation). Notons également tous les jeunes entre 16 et 18 ans qui ne peuvent s'inscrire à la Mission Locale du fait de leur situation administrative.

Ces jeunes ont peur de l'inactivité qui peut les conduire à la délinquance. Ils se sentent incompris des adultes avec, pour beaucoup, un sentiment d'abandon. De plus, en tant qu'inactifs, ils sont discriminés. Par « inactifs », nous entendons ce que nous disent les jeunes de leur situation, c'est-à-dire : sans activité socialement reconnue positivement ou valorisante par la société. La plupart ont une mauvaise estime d'eux-mêmes et un manque de confiance en soi.

La jeunesse de Mayotte cherche pourtant à s'exprimer, à échanger avec "des grandes personnes" mais les incompréhensions sont nombreuses, notamment au niveau des langues (vocabulaire, sens des mots...), des valeurs culturelles, des places données à chacun...

Afin de prévenir les ruptures et les conduites à risque, nous devons agir en tant que tiers pour écouter ces jeunes et leur permettre de renouer des liens sociaux.

2. Présentations de situations individuelles

Selon l'INSERM, les « dépendances peuvent survenir à tout moment de l'existence, mais la période de 15 à 25 ans est la plus propice à leur émergence. Le comportement à risque des adolescents et des jeunes adultes facilite en effet les premières expériences, et l'usage précoce de drogues expose à un risque accru d'apparition d'une addiction par la suite ». La jeunesse de Mayotte, et notamment le public accueilli sur le PAEJ, est donc fortement concerné par les risques liés aux consommations de substances psychoactives.

a. Recréer du lien social : Assan, de la rencontre au soin

Les êtres humains ont le besoin naturel et inné de se lier. Lorsque nous sommes heureux et en bonne santé, nous nous lions avec autrui. Mais, lorsque les difficultés relationnelles semblent insurmontables, lorsque l'environnement social n'est pas soutenant, la tentation de se lier avec autre chose qui nous procurera du bien-être est forte. La consommation constitue ainsi une protection contre les incertitudes sociales et l'insécurité identitaire. Consommer des substances psychoactives devient une solution pour mettre à distance les difficultés : « *Oublier les problèmes, la galère* », et le fait qu'à Mayotte : « *Y a rien à faire ici* »...

Un lieu : le PAEJ, Point Accueil et Ecoute Jeunes

Le PAEJ des Ceméa de Mayotte accueille des jeunes de 12 à 25 ans en rupture ou en risque de rupture, et leur entourage familial et social. Par son principe de libre-adhésion et son accueil inconditionnel, le PAEJ offre une souplesse dans la durée et la régularité des prises en charge. Ce lieu d'accueil de proximité, désinstitutionnalisé, permet aux jeunes d'échanger avec des professionnels de manière libre et non stigmatisante. Nous intervenons là où le lien social risque de se rompre. Par notre investissement et notre engagement auprès du jeune, la rencontre devient possible. La rencontre, le lien, sont nos principaux outils de travail avec les jeunes.

Dans nos rencontres avec les jeunes sur le PAEJ, l'individuel semble une découverte, un espace pour soi souvent méconnu voire inconnu, surprenant mais pas vraiment inquiétant : la confiance s'établit rapidement, comme s'il suffisait de passer la porte. Les jeunes de Mayotte se saisissent du lieu d'écoute que nous leur proposons. Ils sont en demande de liens avec les adultes, avec des professionnels.

Nous accompagnons les jeunes afin de leur faciliter l'accès aux institutions, puis nous nous assurons de la continuité des prises en charge. Notre rôle est de faire du lien entre le monde des jeunes et le monde des institutions, de créer des ponts entre deux mondes qui ne se comprennent pas toujours.

Nous avons choisi de présenter la situation d'Assan⁵, jeune accompagné par le PAEJ depuis 2 ans, pour exposer de quelle manière nous accueillons des jeunes fragiles. Ainsi, nous montrerons les conditions de la rencontre pour instaurer avec le jeune un lien avec un professionnel, une relation éducative qui participera à la prise en charge de sa problématique addictive, et donc aux soins de ce jeune. Notre cheminement avec lui montrera notre démarche créatrice sur le PAEJ, dans la mesure où l'accueil d'un jeune engendre à chaque fois un accompagnement nouveau, tant en individuel qu'en collectif.

⁵ Prénom volontairement modifié.

Temps de la rencontre

Nos premières rencontres avec Assan se font dans le cadre d'une demande d'aide pour son insertion professionnelle. Il vient sur le PAEJ avec l'un de ses pairs pour chercher un stage. La rencontre a lieu, mais Assan se livre peu. Dès les premiers contacts, nous pouvons observer des signes de consommations problématiques chez ce jeune : difficulté à honorer ses rendez-vous, troubles de la concentration et de la mémoire, fatigabilité, odeurs d'alcool et de tabac... Assan fume la cigarette devant l'entrée du PAEJ. Il ne s'en cache pas. Il en consomme plusieurs fois par jour et se débrouille toujours pour en trouver, même s'il n'a pas le moindre argent sur lui. Lors des premiers entretiens individuels, nous accueillons sa demande, qui constitue un bon prétexte à la rencontre. Lorsque je lui propose de rédiger une lettre de motivation et un CV, il me répond qu'il n'a aucune expérience et ne sait rien faire. C'est souvent à ce moment que les jeunes se mettent en posture de non sachant et invitent à ce que l'autre fasse pour eux. J'apprécie ces premiers temps où je tente de déconstruire la posture de sachant que l'on suppose à l'éducateur. C'est donc en cherchant dans ses expériences de vie que nous parvenons ensemble à identifier ses compétences pour les mettre en forme sur un CV, qui en réalité sera bien plus qu'un document administratif. Découvrir ce jeune en même temps qu'il se découvre lui-même fait évoluer notre rencontre.

Quelques mois plus tard, à sa demande, nous présentons les missions du PAEJ à un groupe de jeunes de son village. Très vite, le groupe est intéressé et pose des questions sur les risques liés aux consommations d'alcool, de cannabis et de "chimik". Il nous invite à les accompagner pour agir dans leur village en direction d'autres jeunes. Nous proposons d'expérimenter des journées de formation afin de mutualiser les savoirs de chacun et de réfléchir à des projets d'action. Nous commençons par des interventions auprès du groupe, au travers de divers supports d'expression tels que : dessins, acrostiches, théâtre-image, jeux d'expression sur les thématiques suivantes : addictions, expression des émotions.

Ce qui fait rencontre avec Assan, c'est le temps que nous prenons avec lui. Temps de l'accueil ; temps de la découverte de soi, de l'autre, de ses pairs, de son environnement.

Lien de confiance

En parallèle, nous poursuivons de manière ponctuelle et à la demande d'Assan, l'accompagnement individuel notamment sur ses démarches administratives. Mais Assan se mobilise peu sur cette question, et semble plutôt investir l'espace d'écoute que nous lui proposons en évoquant son histoire. Notre démarche de co-construction et de créativité, et notre posture d'égal à égal notamment dans l'action collective à laquelle il participe, semblent favoriser le développement d'un lien de confiance.

C'est après de nombreuses séances en collectif et en individuel, qu'Assan demandera un entretien afin de l'aider à stopper sa consommation de "chimik". Cela fait alors 9 mois que nous l'avons rencontré.

Accompagnement et soin

A partir de là, Assan viendra en entretien chaque semaine pour faire un point sur ses polyconsommations ("chimik", alcool, "bangué", tabac), et travailler en parallèle sur son histoire familiale. La relation éducative s'instaure, le lien de confiance est créé. Afin de l'aider dans sa démarche de soin, nous l'invitons à prendre rendez-vous au centre d'addictologie. Au début, Assan refuse de s'y rendre, notamment car il rejette tout lien avec les institutions, dont l'hôpital. Pourtant, il décide de stopper sa consommation de "chimik" et les symptômes de manque deviennent nettement observables : transpiration intense, tremblements, troubles du sommeil et de l'appétit... A cette période, le jeune investit l'espace de parole que nous lui proposons. Notre écoute lui permet de mettre en mots ses ressentis, et surtout d'avoir un lieu pour déposer les souffrances que l'arrêt du produit engendre pour lui. Il semble adhérer à l'espace proposé pour le soutenir dans sa démarche d'arrêt de consommation. Malgré les difficultés, ce jeune s'accroche et rêve de pouvoir un jour construire un projet de vie à Mayotte. La mobilisation de ce jeune a un impact sur le groupe et certains tenteront également de sortir de la dépendance à la "chimik".

Par le soutien entre pairs, nous réussissons enfin à l'orienter sur le service d'addictologie du CHM : nous l'accompagnons dans un premier temps, puis il se rend aux rendez-vous avec un ami lui aussi concerné. Assan nous évoque alors sa phobie des piqûres, lorsqu'un bilan sanguin lui sera proposé à l'hôpital. Puis, il oublie ses rendez-vous, ou perd son carnet de santé. Nous restons à son écoute et tentons de le remobiliser vers l'hôpital. Mais, il exprime à nouveau un rejet de sa prise en charge : *« Ça ne sert à rien ! Les médicaments pour dormir, ça me fait rien ! Et puis je les ai tous finis en 2 jours car j'arrive pas à dormir ! »*. Assan accepte de reprendre rendez-vous, mais ne retournera pas au centre d'addictologie. Il dit s'y sentir incompris. Les rendez-vous proposés sont espacés dans le temps et il les oublie.

Sans retourner à l'hôpital mais en lien régulier avec nous, Assan parvient tout de même à stopper sa consommation de "chimik" et à sortir de sa dépendance au produit. Il retrouve des sensations qui semblaient chez lui « anesthésiées » par la prise régulière de "chimik" : douleurs, excitation sexuelle... Il utilise l'espace individuel pour exprimer ces changements et partager avec nous la fierté qu'ils provoquent chez lui.

En parallèle, il se mobilise dans des projets. Les changements visibles sur son état physique, mais aussi sur ses capacités relationnelles qui favorisent une reprise de contact avec son entourage

familial. Nous faisons alors connaissance avec sa mère et une de ses sœurs. Ces dernières le soutiennent mais souhaitent qu'il s'éloigne de ses fréquentations et notamment de son village.

C'est dans ce contexte que nous proposons à Assan et quelques jeunes consommateurs, l'idée de partir pour un séjour hors de leurs villages. Ce projet avait pour objectif de réduire les risques liés aux consommations de substances psychoactives, en créant des modalités d'échanges entre jeunes sur leurs propres consommations ou celles de leur entourage dans un environnement neutre. Cette action s'est appuyée sur la relation éducative instaurée avec les jeunes, afin qu'ils puissent vivre une expérience collective, dans un cadre sécurisant. Elle a été l'occasion de confronter les représentations, d'identifier différents rapports aux consommations, de partager l'intimité de l'autre.

En montant ce projet, en tant que professionnels hors du secteur médical, nous avons pris des risques. En effet, les participants n'avaient pas tous les mêmes rapports aux substances, et certains étaient dépendants notamment de la cigarette et de la "chimik". C'est grâce à une forte cohésion et à la confiance instaurée au sein de l'équipe, mais aussi au soutien de notre association les Ceméa de Mayotte, que nous avons réussi ce pari.

Sortir du village éloigne notamment les jeunes de leur réseau habituel pour se procurer les produits. Ainsi, à partir du 2^{ème} jour, nous avons pu observer des effets liés au manque, dont notamment des comportements anxieux, et une certaine agressivité : « *Ca va pas. J'ai plus de cigarette. Ca va pas aller !* » « *Je ne veux plus parler !* », « *Ne me demandez plus rien* », « *Je rigole pas !* ». Hors de leurs villages, les jeunes sont plus vulnérables et le mal-être dû au manque est plutôt ressenti comme issu du divin, du monde invisible : « *Je ne me sens pas bien. Il y a des trucs bizarres ici, des "Djinnns"⁶ ou je sais pas quoi ! Je dois voir ma grand-mère !* ». Assan dit vouloir qu'on le laisse tranquille et en même temps nous interpelle sans arrêt. Il semble détester le monde entier. « *Je veux partir d'ici* ». « *Demain matin, je pars d'ici sans vous* » « *Je resterai au village là bas* ». Il ne partira pas. Le dernier jour, il refuse d'adresser la parole à qui que ce soit. Il se tient à l'écart et ce, jusqu'au retour dans son village.

Mais, notre équipe éducative est tenace : nous sommes toujours prêts à accueillir ces jeunes. C'est notre engagement en tant que professionnel, mais également en tant que personne que nous avons mis en perspective lors de ce séjour. Le partage d'atouts, mais aussi de faiblesses, l'accès à une part d'intimité qui fait de nous des êtres humains, a favorisé l'instauration d'un cadre bienveillant où chacun a pu exprimer et partager ses expériences et ses ressentis.

6 "Djinn" ou au pluriel "Madjinni" : nom donné aux esprits

Continuité et permanence de l'accompagnement

L'équipe a donc poursuivi le travail avec Assan après le séjour. Le PAEJ est un lieu permanent : l'équipe est toujours là et garantit une continuité dans le lien de confiance instauré avec les jeunes. Avec Assan, nous avons évoqué ses expériences de manque vécues pendant le séjour. Elles ont également pu mettre en évidence la question des polyconsommations et du rapport à la dépendance d'un produit à l'autre : « *Je peux arrêter la "chimik", mais la cigarette c'est impossible !* ».

A la suite du séjour, nous avons proposé aux participants de travailler sur un projet commun. Ils se sont mobilisés à plusieurs reprises avec une volonté commune d'agir auprès de leurs pairs, mais aussi de défendre des valeurs et de les transmettre.

Cependant, le retour dans le village et la proximité du réseau de consommateurs ne facilitent pas l'arrêt des consommations : « *On est dans le même banga. Eux, ils prennent toujours la "chimik" mais moi je veux pas !* ». De plus, pour Assan, la gestion de sa situation administrative entraîne des freins à son insertion et le met dans une situation de grande précarité. La lenteur du traitement des dossiers le laisse dans un long temps où les perspectives s'effritent un peu plus chaque jour. Ainsi, sa colère à l'égard des institutions grandit. Sa famille ne comprend plus sa situation et lui reproche de ne pas travailler ou de ne pas s'en donner les moyens. Ces nouvelles pressions s'ajoutent à son mal-être : « *Je vais me mettre à voler, à dealer. Au moins j'aurai de quoi manger et ma famille dira que je fais quelque chose, que je me démerde !* ». « *Y en a marre !* », « *Ca me saoule !* », « *Y a rien à faire !* ». Assan a de nouveau des troubles du sommeil qu'il tente d'apaiser via la consommation de "bangué" et d'alcool en grande quantité, notamment le soir. Le lien instauré avec ce jeune permet de poursuivre son accompagnement, mais aussi de libérer sa parole sur sa reprise de consommation dont il a honte, et qui a notamment provoqué une nouvelle rupture avec sa famille.

Assan fera plusieurs tentatives d'arrêt de consommation de "chimik", "bangué" et alcool. Il fera également plusieurs rechutes. Mais il conserve le lien avec l'équipe et est toujours accueilli. Lorsque nous ne le voyons pas pendant plusieurs semaines voire plusieurs mois, il trouve le moyen de nous contacter pour nous dire qu'il existe. Après plusieurs mois sans contact avec Assan, c'est en allant vers lui dans le quartier qu'il nous fait une nouvelle demande : « *Je suis là car j'ai besoin de parler. J'ai trop de colère !* ». Un jour, il nous dira : « *Heureusement que vous êtes là !* ». « *Pour nous écouter (...), ça nous soulage* », « *Moi on me voyait toujours comme quelqu'un de méchant* », « *J'ai du mal à me voir comme quelqu'un de bien* », « *Maintenant les gens n'ont plus peur de moi* ».

Cet exemple montre la manière dont nous participons au soin des jeunes que nous accompagnons. Soigner, c'est être à l'écoute de ce que l'autre amène, accueillir sa parole, lui offrir un espace pour déposer, soutenir les changements, rester en veille en fonction de ses besoins. L'éducateur participe

donc au soin des publics fragiles. Il permet aussi le lien à l'autre, notamment avec « une grande personne », qui ne le juge pas, qui l'accueille sans condition, et qui s'appuie sur le lien de confiance instauré pour cheminer ensemble, qui tient compte de l'environnement familial et du contexte contradictoire dans lequel se construit l'adolescent.

Il est un passeur entre plusieurs mondes : le monde des jeunes, le monde des adultes, le monde des institutions. La relation éducative est donc un outil non négligeable dans la prise en charge des conduites addictives. Le dispositif PAEJ, fonctionnant à la fois sur l'aller-vers et la libre-adhésion, offre donc un lieu de rencontre qui participe aux soins des jeunes consommateurs.

d. Consommer pour se sentir moins mal et non pour se sentir bien

Comme nous l'avons dit plus haut, nous accueillons un grand nombre de jeunes vulnérables, dont les liens familiaux sont précaires voire inexistant, mais aussi des jeunes victimes de violences et de discriminations.

Certains jeunes ont des consommations festives, expérimentent les produits en groupe. La plupart des jeunes que nous accompagnons ont eu leurs premières consommations au collège avec un groupe de pairs. Ces expérimentations permettent au départ de faire comme les autres, de se procurer un bien-être : détente, rires, confiance en soi...

Mais à l'âge adulte, lorsque les perspectives d'avenir sont limitées, beaucoup de jeunes que nous rencontrons modifient leurs consommations pour « oublier », pour « se sentir moins mal ». L'écoute d'un tiers, son attention et sa disponibilité peuvent déjà contribuer à désamorcer des problèmes et faire ainsi œuvre de prévention.

Les jeunes que nous accompagnons cumulent les « galères » :

- familles en difficultés pour éduquer leurs adolescents, familles précaires, familles monoparentales avec très fréquemment l'absence du père dans l'éducation, familles maltraitantes, parentalité précoce... ;
- difficultés scolaires, échec scolaire, orientations « subies » (faute de place), déscolarisation (manque de places, problèmes de comportement, absences, grossesse...); offre de formations professionnelles pauvre et rare (parfois 6 mois sans aucune offre)
- difficultés d'accès aux droits : sécurité sociale, formations (notamment les 16-20 ans), CAF pour les jeunes parents, régularisation administrative, compte bancaire...

Prenons l'exemple de ce jeune adulte, Mohamed⁷. Mohamed est inscrit à la Mission Locale. Il est tout d'abord peu en confiance avec l'institution et n'honore pas tous ses rendez-vous. C'est un jeune qui

⁷ Prénom volontairement modifié.

fréquente un groupe qui consomme régulièrement alcool et cannabis de manière festive, ce qui provoque un frein important à son insertion. Nous effectuons avec lui un travail par le biais de projets, dont un qu'il investit fortement, dans la mesure où il s'y découvre de nouvelles compétences. Se dessine alors une nouvelle confiance en lui et des perspectives professionnelles. Mohamed réinvestit son engagement vers la Mission Locale. De nouvelles offres de formations sont proposées, mais aussi le dispositif « Garantie Jeunes », qui pourrait lui permettre d'accéder à un accompagnement soutenu vers l'emploi. Ces propositions étant rémunérées, l'ouverture d'un compte bancaire lui est demandée. C'est ici que son parcours s'arrête : Mohamed est allé dans toutes les banques de sa commune, aucune n'accepte de lui ouvrir un compte courant sous prétexte qu'il n'est pas salarié. Les formations démarrent, il ne peut pas y accéder : sa situation est figée. Il tient bon, jusqu'au jour où un événement personnel vient le toucher de manière brutale. Mohamed s'effondre : se sentant impuissant, il noie son chagrin dans des consommations de cannabis, alcool et "chimik". Il continue de venir sur le PAEJ, mais manque alors de nombreux rendez-vous. Mohamed augmente la dose de ses consommations. Nous percevons les effets sur lui, mais aussi sur son groupe de pairs. Bien souvent au sein d'un groupe, des similitudes peuvent exister entre les situations des jeunes. Les problèmes des uns font écho chez les autres ; et quand il y en a un qui ne va pas bien, alors cela peut emmener les autres à ne pas se sentir bien vu que son problème raisonne chez les autres.

Dans les relations entre jeunes que nous accueillons, nous avons pu observer un phénomène de « solidarité » dans la procuration et la consommation de produits. Les substances, que ce soient des cigarettes, du "bangué", de la "chimik" ou de l'alcool, ne sont pas achetées pour un individu, mais pour le groupe. Celui ou celle qui a de l'argent à un moment donné se les procure. Peu importe si c'est souvent la même personne, les autres ne semblent pas lui être redevables. L'idée semblerait que chacun apporte ce qu'il trouve : nourriture, musique, substances psychoactives... Tout cela est partagé dans un espace commun, lieu de retrouvailles du groupe : squat, banga. Ainsi, l'arrêt de la consommation est difficile, car il nécessite soit l'éloignement du groupe avec un risque fort d'isolement, soit la capacité à résister aux tentations au sein du groupe qui poursuit ses consommations. Plusieurs jeunes que nous accompagnons passent par une phase d'isolement pour stopper leurs consommations. Cependant, leur groupe d'appartenance, avec qui ils ont grandi souvent dans le même quartier, constitue un repère dont la rupture peut provoquer un manque très important. Dans la culture traditionnelle mahoraise, le groupe constitué par la classe d'âge, « chikao », avait un rôle prépondérant dans l'éducation. Le « chikao » est un regroupement de jeunes identifié positivement dans le village. Cependant, peu de groupes de jeunes sont aujourd'hui reconnus comme tels : quelques villages comme Boueni ont encore des « chikao ». A Mayotte, les

liens entre jeunes d'un même groupe s'apparentent toujours à des liens familiaux, et sont parfois les seuls liens qui perdurent. Ces regroupements de jeunes, s'ils ne sont pas associés à des pratiques culturelles traditionnelles, sont fréquemment désignés comme « bandes » (par exemple les groupes de jeunes chantant ou dansant le hiphop). Les effets positifs du groupe sont peu reconnus et les jeunes sont en difficultés pour les faire valoir auprès des adultes.

Notons également que le territoire de Mayotte est petit en superficie, ce qui complexifie l'éloignement s'il est nécessaire ; mais aussi, les difficultés pour les jeunes à établir des liens dans d'autres villages souvent perçus comme rivaux. Le groupe de pairs constitue un repère identitaire fort. Son influence est tantôt positive (solidarité, leadership), tantôt négative (consommation de produits, comportements déviants...). Pourtant, s'éloigner de ce groupe peut générer un isolement fort dont les effets peuvent être néfastes, si les autres liens sociaux sont fragiles. La jeunesse de Mayotte ressent un sentiment fort d'abandon de la part des adultes, ce qui resserre les liens entre pairs, perçus comme vitaux. Accompagner individuellement les jeunes est nécessaire, et agir sur leurs groupes de pairs l'est donc tout autant.

3. Actions collectives

Les actions collectives sont complémentaires à l'accompagnement individuel que nous proposons. Elles sont une opportunité pour développer le rapport à soi et à l'autre, la capacité à agir, l'esprit critique, la gestion des émotions : compétences essentielles dans la prise en charge des consommateurs. Notre activité se situe donc bien au-delà d'actions de sensibilisation ponctuelles.

« Le discours de prévention sur les dépendances reste majoritairement focalisé sur les dangers et l'interdit. Ce faisant, il rate sa cible. Car, à un âge d'expérimentation où le rapport aux pairs est essentiel, les adolescents investissent la consommation de produits addictifs d'imaginaire, de désirs et de valeurs. C'est donc à cette subjectivité qu'il convient de s'adresser. Pas ponctuellement, mais dans la continuité d'un vrai projet d'éducation à la santé. »⁸. Comme beaucoup d'acteurs de terrain, nous estimons qu'une prévention focalisée sur le ressort de la peur et sur l'interdit n'est pas adaptée. Les adolescents de Mayotte et d'ailleurs sont à un âge où l'expérience prend fonction de recherche de soi et où le besoin d'être accepté par les pairs est fondamental. Nous devons donc en tenir compte dans chacune de nos actions collectives.

a. Education populaire

A Mayotte, les jeunes ont rarement la place pour s'exprimer librement. Ils n'ont donc pas l'habitude qu'un espace de parole leur soit accordé. Ces projets collectifs constituent un outil pour s'exprimer, mais aussi s'engager dans le temps sur une action. Nous sommes attentifs pour favoriser leur

⁸ Laetitia DARMON, revue Lien Social n°779, 2006

autonomie et valoriser leurs ressources en matière de savoirs afin qu'ils sentent qu'eux aussi peuvent être acteurs. Nos actions collectives les amènent donc à réfléchir, échanger, débattre, pour ensemble prendre des décisions. Aussi, lors d'un projet à long terme de création de film, les séances ont été ponctuées d'absences, de retards, dus notamment à des consommations festives du groupe la veille. Le travail sur l'engagement des jeunes dans ce projet a été l'occasion d'interroger les modes de consommation dans leur quotidien. Certains jeunes déscolarisés ont eu des difficultés à se mobiliser, à respecter un cadre horaire : « *Il faut nous rappeler, car on oublie !* ». Le rapport au temps des jeunes fragilisés est différent de celui des professionnels. Pourtant, nous avons su mobiliser des jeunes pendant plus d'un an sur ce projet. L'adaptation de l'équipe a permis de se rapprocher davantage des jeunes et de pouvoir amorcer un travail sur leur accompagnement éducatif individuel.

Plus que leurs aînés, les jeunes de Mayotte ont des connaissances sur les produits : leurs formes, leurs modes de prise, leurs effets, les raisons et les conséquences de leur consommation, les risques qu'ils engendrent... Ces savoirs sont imprégnés de représentations, créées tant par les messages de prévention (spots, sensibilisations) que par l'entourage. Par exemple, les adolescents savent que « fumer tue » (message sur les paquets de cigarette), mais aussi que « Si tu fumes le "bangué", tu brûleras en enfer ! » (discours tenu par des parents). Pour autant, cela ne les empêche pas de consommer ces produits.

Nous sommes toujours attentifs à l'accueil de notre public, même lorsque nous intervenons en dehors des permanences du PAEJ. Dans le cadre de notre projet de formation-action « prévention des conduites à risque » avec des jeunes, nous proposons un accueil chaleureux, mais aussi chaque fois un temps pour se connaître et développer la dynamique de groupe. Tout au long de la journée de formation, l'équipe reste sensible à l'ambiance dans le groupe, mais aussi aux réactions de chacun de ses membres, avec une disponibilité à l'autre. Lors d'une séance collective, nous proposons de travailler sur l'expression des émotions, en lien avec la consommation de substances psychoactives. L'idée est de réfléchir avec le groupe de jeunes aux émotions provoquées par les produits, afin d'identifier à la fois les sensations recherchées par la consommation, mais aussi les conséquences sur le consommateur et son entourage. Après avoir décrypté différentes émotions ; nous proposons à des petits groupes de les mettre en scène. Le théâtre a cela de bon qu'il permet de jouer un rôle en mettant sa problématique personnelle à distance, et les jeunes s'en saisissent pour nous adresser des messages : de ce qu'ils vivent, de ce qu'ils voient, de ce qu'ils sentent. Cet espace à la fois préparé et improvisé, au sein d'un groupe dont nous garantissons la bienveillance, permet aux jeunes d'exprimer leurs émotions de manière sécurisée. Lors d'une séance, Assan joue la colère provoquée par le manque de "chimik". Cette fois, c'est la colère enfouie en lui qui sort sur scène. Ce jeune y met tout son cœur. C'est la première fois que l'équipe le voit s'exprimer ainsi. Quelques jours plus tard, il

en reparle en entretien individuel et c'est toute sa souffrance qui s'exprime alors par des pleurs, pour la première fois.

Mettre en commun les représentations, partager les savoirs théoriques et expérimentaux entre jeunes, favoriser l'expression au travers de différents supports : tout cela permet de produire un nouveau savoir. Dans les actions de prévention comme dans l'accompagnement individuel, partir de ce que le jeune sait, reformuler, le valoriser et le confronter à d'autres connaissances permettent de construire avec lui un message qu'il va s'approprier et qu'il pourra défendre auprès de ses pairs et de son entourage. L'un d'eux nous dit lors d'un temps de formation : « *Vous nous avez écouté. Vous nous avez pas dit si c'était bien ou non, ce sont les autres qui nous l'on dit. Avant, on cherchait toujours la bonne réponse chez les adultes* ».

La participation à un projet collectif est un moyen favorisant le lien et la communication entre jeunes, mais aussi entre les jeunes et professionnels, par le biais d'un média. La découverte de compétences et de talents nouveaux, la prise de responsabilités, développent la confiance en soi et l'estime de soi. Mobiliser des jeunes, notamment ceux concernés par les consommations, est un moyen de leur faire vivre une expérience positive dans un espace où les adultes peuvent être sollicités différemment. Lors des ateliers « théâtre-ado », des adolescents se saisissent de l'activité pour mettre en scène des consommateurs de leur entourage familial : par exemple, un père ou un oncle qui rentre saoul au domicile familial et agresse verbalement et physiquement la mère. D'autres mettent en scène un ami consommateur de "chimik", dont le comportement leur fait peur. Ils évoquent l'influence de certains collégiens sur d'autres et souhaitent alerter leurs pairs. Les scènes jouées et débattues collectivement dans le cadre que nous proposons, sont aussi l'occasion pour les jeunes d'aborder des sujets qui sont, soit tabous, soit souvent abordés de façon moralisatrice dans les lieux qu'ils fréquentent. Les participants se saisissent de l'outil d'improvisation dans lequel ils peuvent choisir la langue, l'histoire et la manière dont ils souhaitent l'exprimer. Ainsi proposée, l'activité devient un espace pour parler de soi, mais aussi interroger et construire collectivement des solutions. Lorsque, via le support du théâtre-image, nous proposons aux participants de modifier l'image qu'ils perçoivent, ils tentent à chaque fois de créer une image positive. Par le collectif, ils nous font part de leur volonté et de leur énergie pour s'en sortir. Les solutions qu'ils évoquent pour sortir de la dépendance ne semblent pas insurmontables, et pourtant, à Mayotte les jeunes disposent de trop peu de lieux pour être écoutés et entendus. La jeunesse est en demande d'amour, d'aide, d'écoute, d'informations, de protection, d'occupations, d'activités, de législation sur les produits, de contrôle : ce sont les solutions évoquées par les jeunes pour lutter contre les addictions. Les actions collectives sont aussi des espaces où l'occasion est donnée de mettre à l'épreuve le lien au professionnel : découverte de l'autre dans un cadre différent de celui de l'entretien, utilisation de

médiations éducatives comme support à la relation. Lors des projets collectifs, les jeunes se confient à l'équipe, soit au sein des débats en groupe, soit lors de temps informels en proximité d'un professionnel. C'est ce que fait Fatima⁹ lorsqu'elle utilise l'atelier théâtre pour parler des relations conflictuelles avec son frère consommateur de "chimik". Les échanges collectifs et la proximité des professionnels l'aideront à dire à sa mère et son frère ses ressentis, et notamment la peur qu'elle vit lors de ces accès de violence. Ces actions collectives nous permettent donc également, en tant que professionnels, de mieux comprendre les jeunes dans leurs problématiques, et ainsi d'adapter notre réponse éducative.

L'utilisation d'outils des Ceméa, issus de l'éducation populaire, permet de libérer la parole et de soulever avec les jeunes, des questions intimes au sein d'un collectif. C'est ainsi que, dans des groupes mixtes, nous parvenons à aborder des sujets tels que l'impact de la consommation de produits sur la sexualité. Notre posture et les compétences de l'équipe pour passer d'une langue à l'autre (débats en français/shimaoré/kibushi) favorisent l'émergence de la parole de chacun via la reformulation, la valorisation et l'attention particulière à chaque membre du groupe. Les participants, consommateurs de substances psychoactives ou non, se sentent tous concernés et pourront ainsi agir sur eux-mêmes et/ou sur leur entourage. Ces actions collectives ne sont pas isolées, notre approche est globale : elle offre la possibilité de passer du collectif à l'individuel et inversement. Ces outils de l'éducation populaire sont donc essentiels pour nous dans l'accompagnement individuel des jeunes, et notamment les consommateurs à risque de Mayotte.

e. Santé communautaire

Les médiations éducatives que nous proposons aux jeunes, sont en lien avec des préoccupations dont ils nous font part sur le PAEJ. En effet, les échanges collectifs sont nécessaires pour identifier des besoins, des demandes d'un groupe, d'une communauté. A Mayotte, les problématiques varient d'un village, et parfois d'un quartier, à l'autre. L'accueil collectif du PAEJ est un lieu qui permet de réunir des jeunes pour découvrir leurs questions, leurs savoirs, leurs sentiments, leurs besoins. En effet, les problématiques adolescentes sont abordées, tant sur l'espace collectif, que sur l'espace individuel. Ainsi nous pouvons proposer des activités adaptées à leurs préoccupations.

Lorsque nous engageons un projet avec, par et pour les jeunes, nous repérons donc avec eux leurs besoins. C'est de cette manière que nous avons co-construit avec des jeunes les projets de séjour et de formation-action. En plaçant le jeune au centre même d'une action où il se sent concerné, nous le rendons acteur dès le départ. Un jeune qui n'a plus confiance envers les adultes, peut aussi faire l'expérience de la rencontre dans une posture d'égal à égal.

9 Prénom volontairement modifié.

Lors du séjour avec des jeunes consommateurs, nous avons proposé de choisir les informations qui leur semblaient intéressantes dans des documents de prévention. La plupart des jeunes ont ouvert ces documents pour la première fois, alors qu'ils sont à disposition sur l'ensemble de nos lieux de permanence. Lorsque l'un d'eux y découvre les effets du cannabis sur le cerveau, il est surpris et sollicite les autres participants pour mieux comprendre. Cette information le marque et il choisit de la mettre en évidence sur une affiche. Deux mois plus tard, lors d'un échange dans le cadre d'un temps de formation-action, c'est lui qui tient à expliquer aux autres jeunes l'impact sur le cerveau de la consommation de cannabis. Le projet de séjour s'est donc inspiré des démarches en santé communautaire. Les jeunes y ont construit des outils : affiches, slams, scénettes, qui ont servi de support à d'autres interventions. Ils sont devenus des porte-paroles auprès de leurs pairs, dans la mesure où les informations qu'ils se sont appropriés, ont pu faire sens pour eux.

De plus, à la fin de notre projet « création de film », l'ensemble du groupe a soulevé l'importance de le projeter dans leur quartier, notamment car : « Grâce à ça les grandes personnes vont voir qu'on n'est pas des voyous ». De même, un jeune qui pensait ne plus avoir sa place dans le quartier a pu la retrouver peu à peu auprès de ses pairs. Ce film réalisé au cœur de l'environnement des jeunes est un exemple d'action pour les accompagner à prendre une nouvelle place dans leur quartier, sous le regard de leurs familles, mais aussi des professionnels de la commune. Le lien retrouvé entre les jeunes du village et les acteurs locaux favorise la mise en perspective de nouveaux projets, notamment dans la mise en place d'actions de prévention par les pairs dans le village. C'est ainsi que le groupe participant à notre formation-action, souhaite reproduire des activités vécues, notamment autour du théâtre, auprès des plus jeunes, de leurs pairs, mais aussi de leurs aînés.

Les jeunes ont envie de partager avec les autres, de prendre de responsabilités, d'agir en tant que citoyens. Peut être, ont-ils alors l'occasion de montrer qu'ils ne sont pas cette représentation négative fréquemment véhiculée ?

Nos projets collectifs, axés ou non sur la thématique de prévention des addictions, participent au mieux-être des jeunes fragiles ou fragilisés. Mieux-être en tant que Sujet ; mieux-être en tant que membre d'un groupe (familial, de pairs, scolaire...); mieux-être dans un environnement et un contexte...

Conclusion

Sur le PAEJ, nous accueillons un public varié et libre, ce qui facilite la rencontre au-delà des préjugés, notamment envers les « bandes » et les grands consommateurs de "chimik" dits « agressifs ». La première demande du jeune est très rarement en lien avec ses consommations problématiques, et l'écoute que nous proposons permet d'aborder la question de manière non frontale. L'adhésion du jeune à la prise en charge en est donc facilitée. Nous nous adaptons à chaque personne, chaque groupe. Nous cheminons à son rythme et en fonction de ses besoins à un instant T, dans un contexte particulier. Faire preuve de créativité, mais aussi oser et prendre des risques, constituent donc des compétences essentielles pour accompagner les jeunes à Mayotte, territoire en pleine mutation.

Par ailleurs, notre démarche de co-construction est présente dans chacune de nos actions. En effet, que ce soit auprès des parents, des jeunes, ou des partenaires, nos interventions ne peuvent se réaliser positivement sans la mobilisation et la participation active des différentes parties. La continuité et la cohérence entre les acteurs sont nécessaires pour permettre au jeune consommateur de se risquer au changement. Le lien instauré avec lui avant, pendant et après une orientation vers les institutions est donc essentiel.

Loin d'être des experts dans la prise en charge en addictologie, nous participons humblement aux démarches de réduction des risques, mais aussi aux soins du public que nous accueillons. Comme nous l'avons expliqué aux travers de la présentation de situations individuelles et collectives, notre démarche se construit avec notre public : avec le jeune, avec le jeune et ses pairs, avec le jeune et sa famille, avec le jeune et les institutions.

Cependant, les liens entre professionnels sont également nécessaires : le partenariat entre les différents lieux de prise en charge doit permettre au jeune de passer facilement d'un lieu à l'autre. Soigner, prendre soin d'un jeune, et notamment d'un jeune en rupture, est possible dans la mesure où les partenaires reconnaissent et légitiment la place de chacun auprès de lui. Le lien de confiance instauré entre le jeune et l'éducateur constitue un levier dans la prise en charge de sa santé : ce lien est un atout s'il est utilisé dans la prise en charge médicale du jeune. Aussi, savoir quelle personne se cache derrière un médecin ou un psychologue facilite la rencontre avec un jeune méfiant à l'égard des institutions. Tout cela demande aux professionnels de se connaître. Tout cela est mis à mal à Mayotte, notamment par le fort turn-over des professionnels.